

Regency

India
Holton

Dangereuses
demoiselles

La Ligue
des sorcières
distinguées



India Holton

India Holton est une autrice néo-zélandaise. Ses romans mêlent avec brio romance historique et fantasy, et ont été distingués pour leur originalité. De même, les personnages peu conventionnels et attachants de ses livres ont attiré l'attention du public. India Holton voit régulièrement ses écrits figurer dans le top des best-sellers indépendants, et sa série *Dangereuses demoiselles* a également été remarquée par le *New York Times*.

La Ligue
des sorcières distinguées

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Dangereuses demoiselles

1 – *Les dames pirates*

INDIA
HOLTON

DANGEREUSES DEMOISELLES - 2

La Ligue
des sorcières distinguées

*Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)
par Anne Busnel*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

THE LEAGUE OF GENTLEWOMEN WITCHES

Éditeur original

Published with the agreement of the author,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC., Armonk, New York, USA

© India Holton, 2022

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2023

La Régence anglaise, qu'est-ce que c'est ?

Pour la plupart d'entre nous, la Régence, période de l'histoire anglaise très prisée des autrices de romances historiques, est une notion très vague. La Régence au sens strict ne dure que de 1811 à 1820 et correspond à la fin du règne de George III. Mais le terme de « Régence anglaise » désigne parfois une période plus étendue, de 1795 jusqu'au règne de la reine Victoria.

Ah, la Régence ! Les bals de la saison londonienne, avec ses robes somptueuses et ses pierreries étincelantes ! Ainsi parées, les débutantes ne sont là que dans un seul but : décrocher un époux titré. Pourtant, sous certains corsets et coquets chapeaux, couvent d'autres envies que celles de devenir épouse et mère – ou, pire, gouvernante, pour qui a eu la malchance de naître au sein de la noblesse désargentée. Quant à étudier ou à avoir une carrière, quelle absurdité !

Mais la révolte gronde sous les crinolines. Jane Austen fait de ses héroïnes des femmes à l'intelligence vive et à la langue acérée. Des pionnières avides d'égalité et de connaissances s'emparent de la cause des femmes et finissent par obtenir la création de collèges d'enseignement réservés aux femmes, à Oxford même, en 1879. Et, en 1882, la loi sur la

propriété des femmes mariées est amendée : celles-ci peuvent désormais conserver la propriété des biens qu'elles apportent dans le mariage.

À sa façon, la Régence arrime ainsi solidement la société britannique à la modernité.

*Pour toutes les filles qui aiment
le vent sauvage de la liberté.*

PERSONNAGES PRINCIPAUX par ordre d'apparition

CHARLOTTE PETTIFER : une demoiselle bibliophile

ALEXANDER O'RILEY : un pirate dénué de scrupules,
aux pommettes fascinantes

LA CIRCULATION À LONDRES : compliquée

MLLE PLIM : de l'avis général, un caillou dans la
chaussure

MME PETTIFER : la mère de notre héroïne

WOOLLERY : un majordome avec de bons réflexes

MLLE GLOUGHENBURY : une rivale

MME CHUKE : de quoi je me mêle ?

MLLE DEARLOVE : une camériste effacée

NED LIGHTBOURNE : un charmant gredin

CONSTANTINOPLA BROWN : une jeune fille qui n'a pas
froid aux yeux

DES EMPLOYÉS DU MUSÉE

CÉCILIA BASSINGTHWAITE : une demoiselle pirate de sulfureuse réputation

DES DAMES PIRATES

DES SORCIÈRES

M. PETTIFER : le père de notre héroïne

EUGÉNIA CUTTLE-PLIM : une cousine fielleuse

DR ANNE SMITH : une petite maligne

M. SMITH : un mari qu'on n'attendait pas

TOM EAMES : au mauvais endroit au mauvais moment

LADY ARMITAGE : grande consommatrice de maris

BIXBY : un majordome impeccable

L'INSPECTEUR CREEVE : un limier qui a du flair

MME ROTUNDER : une dame pirate aux chapeaux extravagants

HOOPER : un pêcheur

M. ET MME SMITH : un couple pris dans la tempête

DES TOURISTES

M. ROTUNDER : un gentleman en chair et en bois

LE RÉVÉREND DICKERSLEY : échaudé, mais ne craint pas l'eau froide

MME OGDEN : une victime collatérale qui sait rebondir

1

Thé et petits sandwiches ♦ Un livre assommant ♦
Pugilat ♦ Orange diabolique ♦ Des bottines
singulières ♦ Charlotte panique

Ça ne pouvait pas continuer comme ça.

Depuis un moment, un jeune type installé au comptoir du salon de thé s'en prenait à la serveuse, dans un langage qui écorchait les oreilles de Charlotte.

Au début, elle avait feint de regarder ailleurs, comme les autres clients – après tout, on avait le droit d'être déçu quand on s'était réjoui à l'idée de déguster un scone aux raisins tout chaud et qu'on s'entendait dire qu'il n'y en avait plus. Mais à présent la patience de Charlotte était à bout. Il fallait intervenir.

Elle prit ce qu'elle avait sous la main, c'est-à-dire le roman de Dickens qu'elle lisait à l'instant en savourant son thé et ses petits sandwiches, se leva et lança *De grandes espérances* à la tête du jeune type.

Puis elle se rassit pour terminer son déjeuner.

Le jeune type poussa un rugissement et, une main sur le crâne, se tourna, les yeux étincelants.

— Qui a fait ça ?

Charlotte leva sa main gantée de dentelle blanche et désigna l'individu brun assis à la table voisine.

— C'est lui.

Plusieurs dames présentes poussèrent un petit cri outré. Le bouc émissaire, pour sa part, ne manifesta aucune émotion. Charlotte n'en fut pas surprise. Elle l'avait vu entrer un peu plus tôt dans le salon de thé et, au premier coup d'œil, elle avait reconnu les signes extérieurs de richesse : longue redingote noire, élégante sacoche à poignée dorée. Cet homme-là était certainement du genre à ignorer ceux qu'il considérait comme ses subalternes. De fait, il continuait à lire le journal et à boire son café comme si de rien n'était.

Furieux, le jeune type s'approcha du gentleman, lui arracha son journal et le jeta en l'air. L'effet fut moins théâtral que souhaité, car les feuillets voletèrent lentement vers le sol et l'un d'eux lui revint dans la figure. Il s'en saisit rageusement et en fit une boule.

— Qu'est-ce qui vous prend, mon vieux ? aboya-t-il en montrant le poing.

Le gentleman brun cligna des yeux.

— Je vous demande pardon ?

— Vous m'avez balancé un livre en pleine tête ! Vous allez m'en répondre. Levez-vous !

— Ne soyez pas ridicule, rétorqua le gentleman de sa voix grave et profonde. Remboursez-moi mon journal et retournez dans le caniveau dont vous sortez. Vous me dérangez.

— Je... je vous dérange ? Ah ça... Vous allez voir !

Le jeune type saisit le gentleman par les revers de sa veste pour l'obliger à se lever. Ils bousculèrent la table de Charlotte. La tasse tinta contre la soucoupe et les petits sandwiches tressautèrent dans le plat.

Dans la salle, plusieurs dames glapirent de frayeur, mais Charlotte conserva son calme. Avec un soupir, elle se leva, posa sa serviette et but une dernière gorgée de thé pendant que les deux hommes s'empoignaient en renversant les chaises les plus proches. Elle enveloppa les sandwiches dans la serviette et attrapa son réticule une seconde avant que les deux

pugilistes s'effondrent sur la table. Puis elle quitta le salon de thé en emportant au passage la sacoche à poignée dorée.

La clochette au-dessus de la porte tintinnabula, et la brise caressa ses cheveux blond vénitien sans parvenir à en déplacer un seul. Éblouie par la clarté du soleil, elle plissa les paupières.

Comme toujours, St. James's Street était bondée. Des élégantes faisaient leurs emplettes ou se promenaient simplement, dans un ballet de toilettes multicolores. Dans ce kaléidoscope de dentelles et de ruchés, difficile de ne pas se faire remarquer quand on portait une robe gris tourterelle et un petit chapeau orné d'une seule plume. Mais Charlotte n'avait pas le choix.

Elle referma la porte du salon de thé au moment précis où une tasse venait s'écraser contre le battant. À l'intérieur, une femme poussa un cri strident.

Puis une voix masculine s'exclama :

— Où est ma sacoche ?

Charlotte redressa son modeste couvre-chef, glissa l'anse de son réticule au creux de son coude, puis s'éloigna dans la rue.

Quelques secondes plus tard, la clochette tinta de nouveau dans son dos. Sans se retourner, elle allongea légèrement le pas, salua d'un hochement de tête un policier qui s'écartait pour la laisser passer, puis bifurqua dans King Street.

Hélas, elle se retrouva coincée derrière un groupe de quatre dames qui occupaient toute la largeur du trottoir et avançaient à une allure d'escargot.

— Au voleur ! criait une voix dans St. James's Street.

Piétinant derrière le groupe, Charlotte tenta de le contourner, mais les dames jacassaient sans lui prêter attention. « Quel manque d'éducation ! » pesta-t-elle intérieurement. Elle n'était pas là pour s'amuser, elle ! Elle avait une sacoche à voler ! Maintenant elle allait

devoir descendre sur la chaussée, et peut-être même courir, ce qui manquait totalement d'élégance.

Le conducteur d'une charrette l'invectiva en termes fleuris pour lui signaler qu'elle se trouvait sur son chemin. Charlotte jeta un regard en arrière. Le gentleman brun venait de tourner dans King Street et fonçait sur elle, les pans de sa redingote noire flottant dans son sillage. Il était trop tard pour espérer le semer.

Tout à coup, les chevaux s'arrêtèrent net en hennissant. La charrette s'immobilisa dans une secousse et les citrouilles qu'elle transportait tombèrent, s'écrasèrent sur les pavés en projetant des éclaboussures orange sur les belles robes des dames. Celles-ci poussèrent les hauts cris. Le phaéton qui arrivait derrière évita de justesse la collision, et le conducteur se dressa sur son siège pour agonir d'insultes le maraîcher. Des curieux s'approchèrent pour voir la raison de ce tohu-bohu et, en quelques secondes, la rue fut noire de monde.

Charlotte s'éloigna à petits pas rapides, ses talons cliquetant sur les pavés. Elle venait de repérer une salle des fêtes un peu plus loin quand un policier décidé à ramener l'ordre dans la rue donna un coup de sifflet qui lui vrilla les tympans.

Elle ne put s'empêcher de faire la grimace. Ah, si seulement elle avait pu se retirer dans le paisible Hampshire si cher à Jane Austen, là où les paysages verdoyants chuchotaient à l'âme des mots aussi doux que passionnés...

Malheureusement, cela ne risquait pas d'arriver. Ses devoirs la retenaient à Londres. Sans compter qu'il n'y avait pas grand-chose à voler à la campagne. Restait le pouvoir de l'imagination.

Ainsi donc, rêvant à des chênes majestueux et à des sentiers bucoliques, elle se dirigea vers la salle des fêtes.

Quelqu'un avait laissé la porte entrebâillée – sans doute le garçon livreur dont la bicyclette était calée

contre le mur. Charlotte allait entrer dans ce havre de paix, traverser la salle et ressortir par la porte de derrière. D'ici une minute, elle serait loin de la foule bruyante, de la police, des citrouilles et de l'agaçant propriétaire de la sacoche.

Puis elle aperçut le gamin.

Vêtu de haillons crasseux, il était assis par terre et tendait la main.

Charlotte s'arrêta, eut un temps d'hésitation. Elle n'avait pas l'habitude de parler aux enfants.

— Euh... bonjour. As-tu faim ?

Elle lui tendit le paquet dans lequel étaient emballés les vestiges de son repas. Elle savait bien que trois petits sandwiches au concombre ne le rassasieraient guère, néanmoins il pourrait toujours revendre la jolie serviette pour empocher quelques pièces.

Le gamin la remercia d'un grand sourire. Puis son regard s'écarquilla soudain de frayeur. Il attrapa la nourriture, se releva d'un bond et détala sans demander son reste.

Charlotte pivota et se retrouva face au gentleman brun qui la dominait de toute sa taille.

— Bonjour, dit-elle en serrant les doigts sur la poignée de la sacoche.

En guise de réponse, il lui saisit d'abord le bras pour l'empêcher de fuir, avant de la dévisager. Une suite d'émotions défila alors sur ses traits : surprise, incertitude... Puis la colère flamba dans ses yeux bleus.

Charlotte remarqua sur sa personne certains détails qui lui avaient échappé jusque-là. Les hautes cuissardes à boucle, au cuir patiné – le genre de bottes à faire s'évanouir une femme, de terreur ou de ravissement selon l'éducation qu'elle avait reçue – ; l'anneau d'argent qui perçait son oreille gauche ; le rubis qui brillait à son pouce, et la barbe de trois jours qui lui assombrissait les joues.

L'évidence lui sauta enfin aux yeux.

— Vous êtes un pirate !

— Et vous une voleuse. Rendez-moi ma sacoche.

Quelle grossièreté ! Même pas l'ombre d'un soupçon d'un « s'il vous plaît » ! Mais qu'attendre d'autre d'un barbare de cet acabit ? Les pirates roulaient des mécaniques et se croyaient supérieurs à tout le monde parce qu'ils habitaient dans des maisons volantes. Mais utiliser la magie pour des raisons aussi pragmatiques était un crime aux yeux des gens civilisés.

Charlotte ne chercha pas à cacher son dégoût, même si une dame n'était pas censée montrer ses émotions en public.

— Possession vaut titre, monsieur. Veuillez me lâcher, et je m'abstiendrai d'appeler un officier de police pour vous inculper de voies de fait.

Il se mit à rire.

— Vous avez du répondant, mademoiselle. Et le cœur sur la main. Si vous n'aviez pas fait la charité à ce jeune orphelin, vous auriez réussi à m'échapper.

— Je n'ai pas dit mon dernier mot.

— Vous péchez par optimisme, ma belle. Si futée que vous soyez, vous n'êtes pas de taille contre moi.

— C'est vrai. Néanmoins, je me permets d'attirer votre attention sur mes bottines. Je peux à tout moment en faire jaillir une fléchette empoisonnée qui se plantera dans votre pied et vous paralysera en quelques secondes.

— Vraiment ? Ingénieux dispositif. Alors vous aussi, vous êtes une pirate ?

— Certainement pas ! protesta Charlotte. Pourquoi m'insultez-vous ? J'exige des excuses immédiates !

Face à son silence, elle prit une profonde inspiration, décidée à garder son calme. Qu'aurait fait l'insupportable Elizabeth Bennet¹ dans une telle situation ?

1. Héroïne d'*Orgueil et Préjugés* de Jane Austen. (N.d.T.)

— Je suis une femme sans préjugés et j'en tire orgueil, monsieur. Bien que vous vous conduisiez comme un goujat, je puis admettre que vous ayez eu une journée difficile. Je vous donne donc la permission de prendre congé.

— Trop aimable. Mais je n'irai nulle part sans ma sacoche.

— Voyons... c'est pour les orphelins !

— Ma sacoche ? Vous alliez la porter à l'orphelinat ?

— Ne dites pas de bêtises. Je vais la rapporter chez moi, en revendre le contenu et mettre l'argent dans ma caisse personnelle. Cela augmentera ma fortune et mon prestige, ce qui me donnera un poids politique pour améliorer la situation des plus démunis.

— Je vois. Donc selon vous, en abandonnant ma sacoche, je rends service aux pauvres ?

— Exactement.

Il sourit.

— Êtes-vous sûre de ne pas être une pirate ?

— Certaine. J'ai une conscience, moi. Je ne vole que les riches.

— Et ceux qui pourraient le devenir s'ils s'en donnaient les moyens ?

— Oui. Enfin... non. Euh...

Elle marmonna quelques mots.

— Pardon ? fit le pirate.

La seconde suivante, il dut se baisser vivement pour éviter la citrouille qui volait en direction de son crâne. La cucurbitacée s'écrasa contre le mur, et une giclée de jus orange atterrit sur sa redingote. La robe de Charlotte fut épargnée par miracle – et aussi par inversion des lois de la physique.

Le pirate la considéra un moment sans la lâcher. Puis, de sa main libre, il souleva sa manche, révélant un délicat bracelet en or agrémenté de petites breloques en forme d'abeille.

— C'est bien ce que je pensais. Je connais les femmes dans votre genre. Comment vous appelez-vous ?

Charlotte tenta de libérer son bras. En vain.

— Je suis Mlle Anne Smith. À qui ai-je l'honneur ?

— Capitaine Alex O'Riley. Et je précise qu'il s'agit de mon *vrai* nom.

Il était donc irlandais, comme le suggérait son léger accent. Un pirate irlandais à Londres. Qui devait semer dans son sillage sonnets romantiques et soupirs énamourés.

— Je ne peux pas dire que je suis ravie de faire votre connaissance, monsieur O'Riley. Mais si vous me laissez votre carte de visite, je consentirai à vous saluer si d'aventure nos chemins se croisent lors d'un dîner en ville.

— Ou je peux vous assommer, reprendre ma sacoche et vous embrasser avant de partir, riposta-t-il avec un sourire canaille.

Charlotte ravala de justesse un « Oh ! » d'indignation et chercha en vain une répartie cinglante. Consultée d'urgence, Elizabeth Bennet avança que, face à tant de suffisance et de grossièreté, la simple réprobation ne suffisait plus. Il fallait passer à l'aversión pure.

Mais Charlotte n'eut pas le temps d'exprimer le fond de sa pensée.

— D'ordinaire, je ne suis pas si brutal avec les dames. Mais avec vous, je n'ai pas le choix. Je connais vos pouvoirs.

Il la défiait du regard.

— J'ignore de quoi vous parlez, monsieur.

— Vraiment ? J'ai connu jadis une femme qui avait le même bracelet que vous. Avec des abeilles.

— C'est un symbole très commun.

— Cela marquait son appartenance à une société secrète féminine dont les membres maîtrisaient les

sciences occultes. En d'autres termes, même si le mot est interdit...

Il jeta un coup d'œil aux alentours pour s'assurer que personne ne les écoutait, puis chuchota :

— ... *la sorcellerie !*

Cette fois, Charlotte convoqua Lydia Bennet, qui était bien moins mesurée que sa sœur. Sur son conseil, elle tapa du pied.

Une petite bouffée de fumée violette jaillit du talon de sa bottine.

Zut ! Elle n'avait pas pris les bonnes chaussures. Le malotru tomberait peut-être malade s'il respirait cette fumée, mais comme son nez et sa bouche culminaient un mètre quatre-vingts au-dessus, le risque restait minime. Et, étant plus petite, elle était plus exposée que lui.

Il y eut quand même une conséquence positive : sous l'effet de surprise, il lui lâcha le bras. Charlotte lui donna un coup de poing dans le ventre, avant de le frapper au menton avec la sacoche.

Puis elle s'élança.

— Arrêtez ! cria-t-il d'une voix sifflante.

Charlotte se doutait qu'il ne mettrait pas longtemps à reprendre son souffle. Il la rattraperait alors en un rien de temps.

Sans réfléchir, elle saisit le guidon de la bicyclette appuyée contre le mur et enfourcha l'engin en faisant voler ses jupes et jupons. Le vélo cahota sur les pavés en zigzaguant, et une dame qui traversait la chaussée battit promptement en retraite. Un cri retentit dans le dos de Charlotte. Sans doute le garçon livreur qui venait de découvrir le larcin. Elle pédala de plus belle et murmura l'incantation latine, la répéta encore et encore, jusqu'à ce que, enfin, la bicyclette décolle et s'élève dans les airs.

Malgré la douleur, Alex ne put s'empêcher de sourire en voyant la sorcière s'envoler. Les piétons, bouche bée, la montraient du doigt – peut-être parce qu'on entrevoyait sa culotte en dentelle sous ses jupons ?

Il fallait admettre qu'elle était magnifique avec ses cheveux blond-roux, ses yeux verts et son tempérament fougueux. Elle avait bien failli l'estropier. Et il l'aurait volontiers embrassée, en effet. Ses airs sévères lui rappelaient sa vieille nourrice, qui n'hésitait pas à lui donner la fessée quand il le méritait...

Émoustillé par cette association d'idées, il s'efforça de se ressaisir. Allons, il était en public. En outre, il avait toujours détesté les sorcières. Il n'en avait connu qu'une, mais c'était déjà une de trop.

Il était bien d'accord avec la Wisteria Society, qui avait une influence majeure au sein de la communauté pirate et considérait les sorcières comme des réprouvées. « Perfides » et « nuisibles » étaient les mots qui lui venaient à l'esprit quand il pensait à ces créatures.

Pirates et sorcières utilisaient les mêmes formules magiques, mais les secondes le faisaient en toute discrétion, et seulement sur les objets du quotidien. Déjà, c'était louche, estimait Alex. Pourquoi se restreindre aux citrouilles et aux vélos quand on pouvait faire décoller une maison ? Et pourquoi agir en catimini plutôt que de signer ses crimes avec panache ?

De leur côté, les sorcières trouvaient les pirates arrogants et vulgaires. Et pour ce qui était de l'arrogance, elles n'avaient pas vraiment tort, il fallait l'avouer. Même si lui, Alex, avait toutes les raisons d'être content de lui.

Bref, les deux communautés se haïssaient cordialement et s'évitaient comme la peste. Si Alex avait su que cette femme était une sorcière, il ne se serait jamais lancé à ses trousses. Il était peut-être un

infâme flibustier, mais en règle générale il évitait de causer du grabuge.

La sorcière, pour sa part, allait au-devant de graves ennuis. S'envoler à bicyclette devant des dizaines de témoins contrevenait à toutes les règles de la Ligue des sorcières. Quand ses consœurs l'apprendraient, « Mlle Smith » passerait un sale quart d'heure.

Cette pensée le fit sourire et, levant les yeux, il agita la main en guise d'au revoir.

Bien sûr, il était contrarié. Il était venu en ville pour faire chanter un gros bonnet, et peut-être commettre une escroquerie ou deux. En lui volant sa sacoche, la sorcière avait compromis ses projets.

Néanmoins, il était soulagé qu'elle ait mis de la distance entre eux. Elle lui faisait trop d'effet. Le parfum de son savon tout simple qui subsistait dans l'air suffisait à le troubler. Ce n'était pas bon.

Mais, doux Jésus... elle avait vraiment une très jolie culotte !

Charlotte pédalait pour prendre de l'altitude et s'interrogeait.

Qu'est-ce qui lui avait pris ?

Sa vie était régie par une règle. Enfin, il y avait plein de règles incontournables, comme... ne jamais verser le lait avant le thé, ne jamais s'avachir sur un sofa, ne jamais se coucher avant de s'être donné cent coups de brosse... Mais au-delà de ces injonctions quotidiennes qui gouvernaient l'existence d'une femme, il y en avait une en particulier qu'une sorcière ne devait enfreindre sous aucun prétexte.

Ne jamais user de magie en public.

Elle avait le droit de projeter un livre en feignant de n'utiliser que la force musculaire, elle avait le droit de stopper une charrette et de faire tomber sa cargaison pour créer une diversion... Mais s'envoler

sur une bicyclette à la vue de tous, c'était strictement interdit !

Si elle se faisait prendre, elle risquait de finir au bûcher et de mettre en danger la Ligue tout entière. Les chasseurs de sorcières avaient disparu depuis un siècle, mais cela ne voulait pas dire qu'ils n'étaient pas là, tapis quelque part. Ils continuaient en tout cas à hanter les cauchemars des jeunes sorcières.

Charlotte était bien élevée, respectait les convenances et ne prenait jamais de risques inconsidérés.

Du moins, en temps ordinaire.

Et pourtant elle était en train de pédaler au-dessus de la rue, en plein après-midi, sous le regard ébahi des passants !

Quelle idiote ! Il avait suffi qu'un type l'attrape par le bras. Son sourire et ses yeux bleus lui avaient détricoté le cerveau. Elle avait paniqué, jetant aux orties vingt et un ans d'obéissance et de prudence scrupuleuses.

J'espère au moins que le contenu de la sacoche en vaut la peine.

Elle redoubla d'efforts pour gagner de la hauteur. La plume de son chapeau frémissait dans le vent et ses jupes ondoyaient autour de ses jambes. Si elle réussissait à dépasser les toits, elle n'aurait plus rien à craindre.

Jetant un regard anxieux vers le bas, elle aperçut le capitaine O'Riley qui lui faisait coucou, hilare.

Dans sa main, il tenait...

Malédiction... il avait volé son réticule !

— Malotru ! cria-t-elle en agitant la sacoche.

La bicyclette fit une embardée. Charlotte se cramponna au guidon des deux mains et réussit à ne pas lâcher la sacoche, mais le fermoir métallique lâcha brusquement.

Une pluie de papier journal déchiqueté retomba sur la foule des badauds.

2

Mlle Plim n'est pas contente ♦ Le passé et l'avenir ♦ Une sortie banale ♦ Des nouvelles ! ♦ Un majordome acrobate ♦ Encore des nouvelles ! ♦ Prêtes ? Partez !

Une femme riche n'a pas besoin d'un mari. On l'admettait rarement, mais c'était la vérité. Mlle Judith Plim disposait de plusieurs fortunes (même si, d'un point de vue strictement légal, cet argent appartenait à d'autres), et elle avait toujours pensé qu'un époux n'ajouterait rien à son bonheur. La vie ne lui ayant pas permis d'infirmier cette théorie, elle s'était confortée dans cette opinion et était persuadée que toutes les femmes la partageaient.

— Regarde cette pauvre Hadassah Greig, dit-elle à sa sœur, chez qui elle était venue prendre le thé. Le mariage lui a ruiné la santé. Elle s'est mariée il y a trois semaines et elle est quasiment clouée au lit !

— Mmmpff, répondit Mme Pettifer en tournant la page du journal posé sur ses genoux.

Mlle Plim plissa les paupières derrière ses petites lunettes rondes.

— Delphine, tu m'écoutes ?

— Non, ma chérie, pas du tout. Mais il ne faut surtout pas que cela t'empêche de continuer.

Sans lever les yeux de sa lecture, Mme Pettifer leva la main et murmura quelques mots presque inaudibles.

Sur la table drapée d'une nappe blanche, un biscuit frémit dans le plat, puis s'envola pour venir se loger entre ses doigts.

Mlle Plim pinça les lèvres pour s'empêcher de prononcer l'incantation qui aurait propulsé sa sœur par la fenêtre la plus proche. On n'employait pas la magie à la légère. Mlle Plim était très à cheval sur cette règle. Elle en avait même fait la devise officielle de la Ligue des sorcières et elle veillait au grain pour la faire respecter.

C'était une maniaque. Sur rien en particulier et tout en général. S'il fallait tarabuster, chapitrer, gourmander, Mlle Plim était toujours disponible.

— Que peux-tu lire dans ce torchon qui soit plus important que cette propension absurde qu'ont les femmes indépendantes à enchaîner leur destin à celui d'un homme ?

— Le compte rendu des émeutes de Belfast.

— Pff !

Le commentaire était laconique, surtout de la part de Mlle Plim, qui avait passionnément combattu les idées libérales de « cet odieux Gladstone² ». Elle l'avait tellement déconcentré à force de déplacer les objets autour de lui – son stylo, ses papiers, la plante sur l'appui de la fenêtre... – qu'il s'était couvert de ridicule en proposant l'autonomie de l'Irlande au Parlement et avait perdu les élections dans la foulée.

— Voyons, plusieurs personnes ont perdu la vie. C'est très choquant, objecta Mme Pettifer.

— Eh bien, quelque chose d'encore plus choquant s'est produit hier, annonça Mlle Plim, qui buvait son thé à petites gorgées nerveuses.

2. William Gladstone (1809-1898), homme d'État britannique. (N.d.T.)

— Quoi donc ? Tu as souri à quelqu'un ?

— Non. Je me suis rendue chez Twining et cette Jemima Darlington est entrée dans le magasin. Figure-toi qu'elle m'a dit bonjour !

Mme Pettifer releva enfin la tête. Son doux regard s'écarquilla de stupeur.

— Mlle Darlington ? La pirate ?

— Elle-même.

— Quelle horreur ! Comment as-tu réagi ?

— Que voulais-tu que je fasse ? J'ai fait tomber une boîte de thé de l'étagère pour qu'elle la reçoive sur la tête.

— Logique. Et que s'est-il passé ensuite ?

— Tu es bien assise ?

— Oui. Dis-moi.

— Elle a ri !

Mme Pettifer poussa un petit cri indigné. Mlle Plim secoua la tête d'un air offusqué, et son chignon brun semblable à un pompon ballotta au sommet de son crâne.

— Je te garantis que cela ne serait jamais arrivé avant. Mais il paraît que Darlington s'est mariée récemment et que cela lui aurait donné... le *sens de l'humour*, articula-t-elle avec dégoût. Franchement... se marier à son âge ! Alors qu'elle est riche comme Crésus ! C'est grotesque. Évidemment, Darlington est une pirate, et on ne peut pas s'attendre que les pirates fassent preuve de bon sens, mais quand même... Cette tendance moderne à la romance est d'un ridicule achevé.

— Mmm, commenta Mme Pettifer, dont le regard dévia sur le bouquet de roses que son époux lui avait offert la veille.

Dans son champ de vision, le vase était placé juste derrière la tête de sa sœur. Les corolles rose vif ajoutaient à la silhouette grise de Judith une note de gaieté incongrue. Si celle-ci avait su de quelle

manière Mme Pettifer avait exprimé sa gratitude à son mari la veille au soir...

Victime d'un brusque coup de chaud, elle s'éventa avec son journal.

— Tout cela vient d'une mauvaise éducation. Les radotages des philosophes et l'exemple déplorable des rois affaiblissent le cerveau féminin, déclara Mlle Plim, sans remarquer que sa sœur avait des vapeurs.

Elle prit un sandwich au saumon et, pendant qu'elle le découpait en petits quartiers dans son assiette, chuchota quelques mots magiques pour que la théière remplisse sa tasse.

— Heureusement, notre Charlotte a définitivement choisi le célibat, ajouta-t-elle d'un air satisfait.

— *Ma* Charlotte. C'est quand même ma fille.

— Ne dis pas de bêtises, Delphine. Charlotte est l'Élue de la Prophétie. Elle appartient à la Ligue.

Et comme Mlle Plim, en tant que présidente, était la figure de proue de la Ligue des sorcières, cela signifiait que Charlotte était sous son contrôle.

Mme Pettifer poussa un soupir aussi lourd que la masse de ses cheveux bouclés.

— Ne me parle pas de cette prophétie. Je maintiens que Lettice voulait juste prédire la tendance des petites tournures et des jupes raccourcies...

— Fadaises. Je l'ai moi-même entendue prononcer ces mots...

— Tu les lui as *dictés*.

— ... et elle a distinctement déclaré que l'arrivée de l'héritière légitime de Simone la Démone annoncerait l'avènement d'une ère formidable. Puis elle t'a désignée. Et, sept mois plus tard, Charlotte est née.

Mme Pettifer se remémora avec répugnance cette scène qui avait failli gâcher son mariage. Le fait que Lettice soit morte cette nuit-là avait renforcé la croyance en cette pseudo-prophétie – d'autant que,

voyant qu'un couteau s'était malencontreusement planté dans le dos de la vieille dame endormie, les sorcières y avaient vu une vive incitation à ne pas exprimer leurs doutes.

Mais, bien sûr, la désignation officielle de Charlotte avait éloigné le spectre du chaos. Les sorcières détestaient se fier au hasard. C'était une méthode trop brouillonne à leur goût. Leur vie tout entière était régie par l'ordre et la prévisibilité.

La veille, par exemple, grâce aux tarots, à sa boule de cristal et à l'agencement des nuages dans le ciel, Mme Pettifer avait su qu'aujourd'hui elle jouerait au tennis, achèterait ce ravissant chapeau rose chez Harrod's et – hélas – prendrait le thé avec Judith.

— Lettice aurait au moins pu attendre que je sois partie en lune de miel pour annoncer sa prophétie, rétorqua-t-elle d'un ton acide.

Mlle Plim aurait sans doute haussé les épaules si elle n'avait jugé cela fort inélégant (sans compter que ce n'était pas facile quand on se tenait raide comme la justice).

— Le temps pressait. Il se chuchotait que Margaret Cuttle était sur le point de soudoyer une voyante pour qu'elle désigne sa petite-fille comme l'Élue. La malhonnêteté de cette femme !

Mme Pettifer se remémora le corps de Lettice parmi les draps ensanglantés et préféra changer de sujet.

— Si tu craignais que Charlotte ne se marie, pourquoi lui avoir donné une éducation si poussée ?

— Parce que Charlotte n'est pas n'importe qui. Outre le fait qu'elle soit l'Élue, c'est une Plim.

Les femmes de la famille étaient sorcières depuis plus de deux siècles, mais leurs pouvoirs ne se transmettaient pas par le sang. Ils provenaient de la poésie latine trouvée par Simone Black, dite Simone

la Démone, sur l'île où son mari Jérémiah avait fracassé leur bateau.

Simone l'avait découverte à l'intérieur d'une bouteille enfouie dans le sable alors qu'elle creusait la tombe de Jérémiah – « Qu'est-ce que c'est que cette bouteille ? » lui avait-il demandé. « Rendors-toi », lui avait-elle répondu.

Quand Simone avait compris que la poésie était une incantation qui permettait de déplacer n'importe quel objet, quel que soit son poids, elle s'en était servie pour rejoindre l'Angleterre à bord d'une case indigène.

Quelque temps plus tard, elle avait partagé son secret avec les dames de son club de lecture, et c'est ainsi que la Ligue des sorcières était née.

Dans la foulée s'était constitué un sous-groupe composé de lectrices un peu trop portées sur le vin, qui aimaient lire à voix haute les extraits les plus salaces de romans à quatre sous. Ces dernières n'avaient pas tardé à dégrader l'art subtil de la sorcellerie en s'en servant pour faire voler leurs maisons. Puis elles avaient fait sécession en fondant la Wisteria Society (la Ligue leur donnait un tout autre nom, que nous taisons ici par souci de correction).

Parmi la première génération de sorcières se trouvait Androméda Plim, qui avait permis à sa chère amie de prendre une retraite anticipée.

Une fois Simone douillettement installée à la campagne, Androméda l'avait remplacée à la tête de la Ligue. Depuis, la tradition voulait que le poste de présidente soit occupé par une Plim.

La prochaine serait donc Charlotte, car une position aussi importante ne pouvait être occupée par la candide Delphine, qui croyait à des bêtises comme « l'amour » ou « la qualité de vie ».

Mlle Plim avait imposé à la jeune héritière une éducation extrêmement stricte, basée sur l'exigence

intellectuelle et la répression psychologique, qui aurait fait défaillir n'importe quelle directrice de pensionnat.

Comme l'avait prédit sa boule de cristal, elle avait obtenu d'excellents résultats.

À neuf ans, Charlotte était capable de servir le thé dans le salon sans renverser une seule goutte alors qu'elle se trouvait dans la pièce voisine. Et à dix-neuf, elle avait volé les boucles d'oreilles de la princesse Béatrice sans que quiconque s'en aperçoive.

Charlotte était à l'apogée de la Plimitude. Un jour, comme le voulait la prophétie, elle présiderait la Ligue et Mlle Plim pourrait prendre une retraite méritée – c'est-à-dire qu'elle s'effacerait officiellement pour continuer à tirer les ficelles en coulisse jusqu'à ce que la mort l'emporte.

— Je voudrais que Lottie trouve le bonheur, soupira Mme Pettifer.

— Ça ne m'étonne pas de toi, grommela Mlle Plim.

Elle tendit la main vers le plat à sandwiches, mais se ravisa brusquement.

— Franchement, Delphine... du caviar ? Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie marine ? Tu ne peux pas proposer des sandwiches normaux ?

À cet instant, quelqu'un toqua à la porte d'entrée. Le majordome alla ouvrir et, l'instant d'après, une mince silhouette grise passa devant la porte du salon sans s'arrêter.

— Charlotte ? C'est toi ? s'enquit sèchement Mlle Plim.

Silence.

— Charlotte, viens dire bonjour à ta tante, plaïda Mme Pettifer d'une voix aux tendres accents maternels bien plus difficile à ignorer.

Charlotte apparut sur le seuil, les joues empourprées, le souffle court. Son chapeau penchait légèrement sur sa tête et sa jupe était froissée.

D'une main, elle lissa la mèche de cheveux échappée de son chignon.

— Bonté divine ! s'exclama Mlle Plim. D'où sors-tu ? On dirait que tu as été prise dans une tornade !

— Bonjour, tante Judith. Je suis rentrée par un chemin inhabituel et... j'ai dû me dépêcher pour ne pas être en retard.

— Veux-tu te joindre à nous pour le thé, ma chérie ? proposa Mme Pettifer.

Charlotte hésita, cherchant manifestement une excuse qui paraîtrait acceptable. N'en trouvant pas, elle vint s'asseoir dans le salon avec une grâce exquise qui ne parvenait pas à masquer sa contrariété.

— Où étais-tu, ma chérie ?

Mme Pettifer tendit une tasse à sa fille. Charlotte s'en saisit d'une main tremblante et la posa aussitôt sur la table.

— Je me promenais, maman. Sur mes deux pieds. Comme d'habitude. Rien de passionnant, vous voyez.

— Tu ne devais pas aller à St. James's Street ? demanda Mlle Plim.

Charlotte rougit.

— Oui. Au salon de thé. Juste entrée, sortie. Vu personne. Puis-je avoir le lait ?

Mme Pettifer lui tendit le pot en porcelaine tout en l'enveloppant d'un regard perplexe.

— Tu te sens bien, ma chérie ?

— Très bien, répondit Charlotte avec un grand sourire. Et vous, avez-vous passé une bonne journée, maman ?

— Je me suis activée aux préparatifs du dîner. J'ai invité lady Montague. Elle adore le potage à la citrouille, aussi je compte envoyer la cuisinière... Oh !

Mme Pettifer s'interrompit dans un petit cri, et Mlle Plim sursauta en laissant tomber son sandwich.

— Qu'y a-t-il ? demanda Charlotte face à leurs visages ahuris.

— C'est à toi de nous le dire, ma petite.

— Mon Dieu, Charlotte... tu viens de verser le lait avant le thé !

Charlotte baissa les yeux sur sa tasse. Elle pâlit et se troubla.

— Pardon, je... La journée a été si... Je veux dire, il ne s'est tellement rien passé que... j'ai la tête ailleurs.

— Hum hum...

Woollery, le majordome, venait d'apparaître sur le seuil.

— Mlle Gloughenbury, annonça-t-il.

Les deux sœurs échangèrent un regard. Mme Pettifer haussa délicatement les sourcils, et Mlle Plim esquissa un sourire peiné. À ce degré de communication, les mots étaient superflus.

Une femme d'âge moyen entra dans un déluge de rayures, de volants, de ruchés et de rubans. Elle portait un petit caniche blanc qui, quand on y regardait à deux fois, était mort depuis longtemps et empaillé.

— Très chères, quelle joie de vous revoir !

La voix était distinguée, les consonnes parfaitement articulées, les voyelles arrondies. Son sourire illuminait un visage dont l'éclat devait tout aux cosmétiques.

Elle mit sa main gantée devant ses yeux.

— J'ai du mal à vous voir, avec toute cette lumière... Vous êtes bien courageuses de laisser les rideaux ouverts. Personnellement, j'ai le teint trop fragile.

Charlotte se leva.

— Venez donc vous asseoir, mademoiselle Gloughenbury. Prenez ma place. J'ai à faire et...

— Non, Charlotte, je vous en prie, restez. La nouvelle que j'apporte va vous intéresser, j'en suis sûre. J'arrive tout droit de St. James's Street.

— Tiens, Charlotte en revient justement...
— Ma chère enfant... quelle erreur !
— Que... que voulez-vous dire ? bredouilla Charlotte.
— Tout le monde sait que St. James's Street n'est pas un endroit convenable pour une jeune fille passé midi. Tous ces clubs masculins... c'est une véritable corruption pour l'âme féminine et...

— Ne dites pas de bêtises, Maud ! coupa Mlle Plim avec agacement.

En réalité, elle était tout à fait d'accord, mais elle ne pouvait s'empêcher de contredire sa vieille ennemie.

Les deux femmes étaient en guerre ouverte depuis le soir où elles s'étaient retrouvées à une réception vêtues de la même robe (c'est-à-dire habillées de la même façon, pas engoncées toutes deux dans la même toilette).

Depuis, elles se vouaient une haine farouche et, à défaut de pouvoir s'étriper mutuellement, elles s'affrontaient sur le terrain de la philanthropie. C'était à qui ferait les donations les plus généreuses ou organiserait le plus de galas.

Cet activisme forcené leur valait d'être régulièrement honorées par la communauté, mais une médaille n'avait d'autre valeur à leurs yeux que le prestige dont elle privait l'autre.

Mlle Plim sortit de sa poche secrète un appareil à poignée rouge dont elle fit jaillir un petit balai. Elle entreprit de balayer les miettes sur la nappe, ce qui avait l'avantage de lui calmer les nerfs et lui donnait un prétexte pour ignorer Mlle Gloughenbury.

— J'estime qu'une femme moderne peut aller où elle veut, prétendit-elle.

— Même dans le ciel ?

— Bien sûr que non. Ce sont là des manières de pirates.

— Précisément, très chère. Voilà pourquoi je suis venue vous avertir...